



Lyl between snow and desert in "Neiges de marbre" de Mohammed Dib: l'interculturalité en question

ليل بين الثلج والصحراء في "Neiges de marbre" لمحمد ديب:
التثاقف في الميزان

Lyl between snow and desert in "Neiges de marbre" by Mohammed Dib: the interculturality in question

Dr. Nawel Krim
Université d'Alger2

Date de soumission:22-10-2019-**Date d'acceptation:**06-02-2020

Date de publication:28-07-2020

ملخص

ليل هي حفيدة أم روسية وأب جزائري، تعيش في فنلندا، بمحاذاة غابة في قلب بياض الثلوج الشاسعة وتشعر بالانفتاح على ثقافتها الوالدين اللتين تثيران تساؤلاتها، وتحلم بهما ببراءة وبصراحة طفولتها. هذه الرؤية للآخر تشكل الأسس التي يقرأها المرء في نظرة الطفل، الذي يتحرر من تحيزات الراشدين ويجبرهم على الصراحة، تلكم هي الجوانب التي تقترح هذه الدراسة تحليلها في رواية محمد ديب الموسومة بـ "Neiges de marbres"، من خلال منظور متعدد الثقافات. وسوف نرى كيف أن أجنة الآخر، تولد بين فضائين ثقافيين، متباينين جغرافياً ورمزياً، يمثلهما هنا الثلج الاسكندينيافي والصحراء المغربية..

الكلمات الدالة: الأدب؛ الثقافات؛ ديب؛ الثقافات؛ الأدب الجزائري.

Abstract

Lyl is the granddaughter of a Russian mother and an Algerian father. She lives in Finland, at the edge of a forest in white immensities and feels open to the two cultures of the parents that she observes that she questions and that she dreams from the candor of her childhood. This present study proposes to question this otherness of the foundations which one reads in the eyes of a child, which escapes the prejudices of adults and forces them to sincerity. Through a transcultural perspective, we will see how the embryos of an evolving otherness are born between two cultural spaces, as geographically and symbolically far apart, represented here by the Scandinavian snow and the Maghreb desert in "Neiges de marbre" of Mohammed Dib.

Keywords: otherness; intercultural; Dib; transcultural; Algerian literature.

Résumé

Lyyli est la petite fille d'une mère russe et d'un père algérien. Elle vit en Finlande, au bord d'une forêt dans les immensités blanches et se sent ouverte aux deux cultures respectives des parents qu'elle observe, qu'elle questionne et qu'elle rêve du haut de la candeur de son enfance. C'est cette altérité des fondements qu'on lit dans les yeux d'une enfant, qui échappe aux préjugés des adultes et les accule à la sincérité, que cette présente étude se propose d'interroger. A travers une optique transculturelle, nous verrons comment naissent les embryons d'une altérité en devenir entre deux espaces culturels, aussi éloignés géographiquement et symboliquement, représentés ici par la neige scandinave et le désert maghrébin dans "Neiges de marbre" de Mohammed Dib

Mots-clés: altérité, interculturel, Dib, transculturelle, littérature algérienne.

Introduction

Avant d'aborder la question de l'interculturel, en tant que dimension structurante dans *Neiges de marbre* de Mohammed Dib, un détour par le débat instauré autour du concept interculturel s'impose. L'interculturel comme état de fait, ou l'interculturalité comme processus engendrant l'interculturel ne constituent, ni en théorie ni en pratique, des réalités conceptuelles ou tangibles, suffisamment déterminées. À ce propos, Joanna Nowicki¹s'interroge : « Qu'en est-il de l'avancée de la réflexion théorique sur l'interculturalité ? Peut-on concevoir sa plus grande formalisation afin d'éviter les écueils souvent avancés par ses détracteurs : instrumentalisation de la culture, essentialisme, généralisations abusives ? ». (Nowicki, 2000, p. 1).

¹Joanna Nowicki, «Gérer l'interculturel alibi ? Mode ou illusion ?», *Communication et organisation* [En ligne], 22 | 2002, mis en ligne le 27 mars 2012, consulté le 10 février 2019. <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/2719>.



Bhama Peerun Steiger² met en garde contre les écueils qui entourent sa définition en soulignant que : « La notion d’interculturel comprend tant d’acceptions diverses que l’on finit par en questionner sa légitimité ; c’est une notion qui porte une ambiguïté permanente et des contradictions inhérentes, entre l’assimilation, l’intégration et la stigmatisation. » (Steiger, 2008, p. 19)

Nous dirons pour l’instant que c’est au mieux un horizon d’attente, le plus souvent fantasmé, né de la seule certitude qu’il y a nécessité à décoller de l’apesanteur de la culture, ressentie comme aliénante, sclérosante, oppressante. Julia Kristeva³ précise : « Sujette à question, l’identité nationale se vit de plus en plus ici, en France, en Europe, comme un organisme vivant, évolutif, constructible-déconstructible, une identité indéfiniment dépassable, laquelle résiste aux crispations identitaires et communautaires, et aux heurts ethniques et religieux de ce début du 3e millénaire. Un espace de paix dépassionné, fragile, jamais à l’abri des intégrismes de tout bord, mais le seul vivable et enviable, parce que sa culture met en question les certitudes identitaires en essayant, tant bien que mal, de les partager : c’est un trait distinctif du message culturel de la France dans l’Europe, et de l’Europe dans le monde. » Dans ce sens, elle renvoie à « cette vieille bonne francophonie qui peine à sortir de son rêve versaillais », « aux reliquats handicapants du « mythe des grandeurs », au « culte que les Français vouent à leur langue maternelle ». Si elle évoque le contexte particulier de la France et la sphère élargie de la francophonie (qui nous concerne au demeurant), on peut reconduire ces remarques pour caractériser notre contexte arabophone et berbérophone.

Par le préfixe « inter », et contrairement à l’idée de diversité de cultures maintenues dans leurs autonomies respectives, l’interculturel suggère l’interaction et, par-là, la relation équilibrée entre cultures, un processus d’intégration. Comme le souligne

² Bhama Peerun Steiger, «La place de l’interculturel dans les lieux de pratique du social» in Les Cahiers de CEDIC n°4, avril 2008 : 1-124

³ Julia Kristeva, «Le message culturel de la France et la vocation interculturelle de la francophonie» in Avis et rapport du Conseil Economique, social et environnemental, Les éditions des journaux officiels, 2009 [http://www.kristeva.fr/rapport_cese.html]



Gilles Verbrunt⁴, cela s'avère être hautement complexe et problématique : « Ce dernier (préfixe inter) ne pourra néanmoins jamais être réalisé sans révolution dans la compréhension de la notion de culture. » (Verbrunt, 2012, p23) Il s'agit, dans le cadre de cette contribution, de poser la question suivante : dans quelle mesure la vie moderne et contemporaine, tel que le roman étudié ici en donne un aperçu intéressant, met en crise le modèle et met en perspective les conditions d'une expérience interculturelle ?

1. Recadrage conceptuel : approche existentielle des interactions culturelles

Jusqu'à présent, le monde, historiquement et institutionnellement, tient sa légitimité d'une vision essentialiste de la culture, au sens où, selon Gilles Verbrunt (2012) « la culture aurait la nature d'une essence, une réalité immuable surplombant la réalité sensible. ». Institués dans l'ordre culturel et civilisationnel, nous sommes définis par nos identités respectives, cloisonnées, avec le sentiment d'évoluer dans la cohérence d'un système suffisant, voire supérieur. Claude Clanet⁵ rappelle que cela est adossé à un système de jugements de valeur, instaurant un ordre hiérarchique de civilisations, entre primitives et avancées.

Pour envisager un ordre interculturel, il y a nécessité, comme le souligne Claude Clanet, d'envisager « un changement de sens du mot culture », s'appuyant sur un travail critique qui, comme dans le cas des sociétés occidentales, procède du fait de « douter de sa propre civilisation et de son propre progrès », « se détacher des systèmes de valeurs et des hiérarchies », œuvrer pour se débarrasser des modèles d'acculturation, dans leurs versions assimilationniste ou ségrégationniste et donc, méfiance alors des modèles néo-assimilationnistes et néo-ségrégationnistes.

L'interculturel s'appuie plutôt sur une vision pragmatique et existentialiste de l'interaction entre les cultures. Démarche critique d'abord du fait culturel, mais aussi comme le souligne Claude Clanet, travail de reconstruction sous forme « de

⁴ Gilles Verbrunt, « Comment l'interculturel bouscule les cultures » in *Les cahiers dynamiques*, 2012/4 N°57, pp. 22-28.

⁵ Claude Clanet, « Vers une problématique de l'interculturel » in Homi, XXIV, Toulouse, Université Toulouse le Mirail, 1984 : 5-32, <http://www.minkowska.com/content/vers-une-problematique-de-linterculturel>



synthèses vivantes de traits culturels inédits nécessitant des actes de créativité de la part des individus et des groupes», de «cultures métisses qu'il s'agit d'étudier comme une réalité originale». Cela implique d'admettre la complexité des réalités à engendrer : «des interrelations entre niveaux et entre systèmes hétérogènes», des interactions dynamiques impliquant «des perturbations, des déséquilibres générateurs de mouvement vers un équilibre dynamique», des paradoxes, au sens où il est question de «tenir ensemble des dimensions contradictoires.», de «référer les phénomènes et les processus, non seulement à des lois et des caractéristiques universelles, mais aussi à des lois et des caractéristiques relatives à un contexte culturel.»

Forts de ces précisions conceptuelles, et ramenant la discussion à la sphère du langage de création, la littérature, plus précisément celle de Mohammed Dib dans *Neiges de Marbre*, nous nous proposons d'interroger, dans les termes que suggère Claude Canet, les «conditions [dans lesquels] les systèmes peuvent s'ouvrir les uns les autres, créer des symboles d'union, élaborer des systèmes nouveaux.» Il s'agit pour nous d'explorer les systèmes de significations mis en jeu, mis en interaction entre les protagonistes, notamment entre cette relation emblématique entre les parents (adultes) et l'enfant (la fille, LyyI), pour négocier les conditions de félicité d'émergence négociée en interne comme en externe, de la relation interculturelle. Pour ce faire, notre approche est sémiotique à orientation pragmatique. Il s'agit d'interroger l'efficacité du signe langagier à œuvrer dans le sens de la rupture et de la création d'univers représentationnels du fait interculturel, mettant en scène les conditions d'acceptabilité de leur pertinence au plus près des contextes existentiels des protagonistes, pris dans la complexité de leurs situations.

2. Limites des modèles culturels à l'épreuve de l'enfant

Neiges de Marbre de Mohammed Dib constitue une matrice imaginaire à partir de laquelle l'enjeu interculturel trouve à être mis à l'épreuve d'une expérience existentielle complexe au plus près des motivations humaines, situées entre des constructions de cohérences et les contradictions de leurs existences.

En effet, la relation père-fille que le récit déroule dans un contexte, disons pour le moment multiculturel et non interculturel. Le personnage de la fille, LyyI, est la clé de voûte de ce processus de socialisation que l'on tentera de projeter dans le cadre



de l'interculturel. Elle est née d'un mariage mixte, un traducteur maghrébin (Algérien) vivant et travaillant à Paris (francophone) et d'une mère finlandaise (Roussia) auprès de qui grandit la fille. Cette expérience éducationnelle se déroule en Finlande, terre natale de la mère et de la fille, et terre étrangère pour le père, sous la contrainte des épaisseurs de leurs formations culturelles respectives qui les tiraillent et les séparent :

« Et lyyli, je l'ai si peu : moi présent. Qu'en sera-t-il lorsque j'aurais tourné le dos ? Je ne la reverrai plus. Confisqué. Elle est déjà confisquée. Qu'elle vive en communion de corps et d'âme avec Roussia, c'est tout à fait naturel à son âge. Sauf qu'il y a autre chose, sauf qu'elle ne connaît que le pays de Roussia, qu'elle ne parle que la langue de Roussia, qu'elle ne mange que la nourriture de Roussia, qu'elle ne célèbre que les fêtes de Roussia. Autant de choses, de barrières élevées entre elle et moi. Ce qui est mien, mes fêtes, ma nourriture, ma langue, ce qui m'a fait ce que je suis, ça lui reste étranger et lui sera interdit. » (Dib, 2011, p.169)

Compte tenu de ces paramètres, ces parents s'engagent sur une voie qui est loin d'être évidente, oscillant entre la logique culturelle fondée, dans leur relation, sur une équation de dominant-dominé validée historiquement, et une logique plutôt coopérative et égalitaire, à projeter. Si la première, on la connaît que trop bien, la seconde, on l'ignore. Plutôt, on la rêve, on en perçoit la nécessité et de là on est tenté de chercher à inventer les modalités de sa modélisation et réalisation en se basant sur l'expérience des échecs du modèle culturel.

Laissons Lyyli, la fille, à travers ce récit, nous confronter à nous-mêmes, nous mettre en difficulté, nous révéler nos limites, nous permettre d'entrevoir nos possibles dépassements, sinon nous permettre de relativiser nos prétendues puissances et débordements.

Dans ce récit, la projection dans l'interculturel est mise en parallèle avec l'activité langagière en situation de contact des langues et des cultures. A ce titre, l'activité de traduction, dans la trame du récit et à travers les personnages du père et de la mère, traducteurs, en est le point nodal et en constitue une problématique. En effet, à l'instar de l'activité de traduction, l'interculturel paraît comme une réalité paradoxale. Réalité qui comporte un risque dans la mesure où elle nous confronte à



un écueil de taille. Celui, comme il est souligné dans le texte, d'une «Activité qui donnerait à penser, et sur elle-même, et sur ce que l'on fait. ». (Dib, 2011, pp. 60-61)

Précisément, il est question d'«une activité paradoxale» où il s'agit de «se luxer le poigner à force d'écrire sans être écrivain, tout en l'étant et quelquefois meilleur écrivain» (Dib, 2011, p.61) ; où il s'agit dans «l'équivoque, ou la confusion» d'«avancer derrière un masque» ; où il est question de «sorcellerie, imposture, machiavélisme du double». Comme on peut le comprendre, il s'agit d'être confronté à l'écueil de l'imposture, caché sous les masques, où le rapport à l'autre, l'étranger, peut-être vicié par davantage ce que nous cachons que par ce que nous montrons. Ce que nous pourrions cacher dans un contact de cultures, à l'instar du traducteur, c'est la frustration d'être dans l'ombre d'un autre, tout en prétendant, mais avec un sentiment d'impuissance, au meilleur de ce que l'on peut être. C'est par ailleurs être dans l'imposture en ne donnant à voir à l'autre que l'ombre de ce que nous pourrions être.

C'est cette prise de conscience des écueils auxquels nous confronte cette idée d'interculturel qui convoque le parallèle établi dans le roman avec l'activité de traduction, placée dans la sphère du signe et plus précisément sous l'angle de la crise du sens et par là de la crise de la culture.

3. Crise du sens et primat du signifiant comme préalable au projet interculturel

L'aventure du signe, dans ces deux projets littéraires, commence par l'ébranlement des univers de sens dont peuvent se prévaloir les univers culturels bien ancrés des adultes. En effet, nous avons affaire en l'espèce à un couple mixte, au bord de la séparation, avec comme enjeu, le sort d'une enfant. Cette crise va faire prendre conscience de l'illusoire primat du sens que l'ordre de la culture a savamment construit au fil des millénaires.

Quelques déplacements conceptuels sont opérés dans le récit pour à la fois pointer cette crise et proposer une compréhension. La séparation des parents et leurs désaccords se révèlent à travers un premier renversement conceptuel entre l'ordre de la parole et celui de l'écrit: «La vie est sauvage, et la parole aussi. La parole comparée à l'écriture, l'écriture qui peut servir à apprivoiser, ou au moins à tenter de le faire, la parole et la vie. » (Dib, 2011, pp.71-72)



Dans ce face-à-face des adultes, pris dans les bulles respectives de leurs formations culturelles, un premier degré de déplacement des paradigmes consiste à admettre le primat de l'écrit (écriture) et son caractère différé sur la parole ou la spontanéité et l'immédiateté d'un face à face conflictuel dans l'ordre de l'oral. En effet, le narrateur souligne l'opposition en ces termes : « Que n'écrivons-nous les horreurs que nous nous jetons à la figure en ces moments ? Nous sommes tous deux capables d'écrire. Nul doute que l'envie alors nous en passerait. Je veux dire, l'envie de les préférer, peut-être même de les penser. » (Dib, 2011, p.72)

L'aspect différé et posé que suggère l'écrit est à même d'apaiser les conflits parce que facteur de domestication des émotions et des pensées. Il est mis en valeur dans ce sens, une relation qui peut être menée « Aux prix de la réserve, de la pudeur, de la mesure dont on fait preuve. » (Dib, 2011, p.72). Il s'agit en cela, comme l'affirme le narrateur d'accéder à « L'inaccompli entre deux êtres [qui] a, seul, pouvoir de les unir, l'informulé qui le demeure et qui n'empêche jamais l'un d'entendre la confiance que l'autre tait. Il n'y a d'intimité possible qu'à ce prix, là où la vie est partagée. » (Dib, 2011, p.72)

A un degré plus élevé de la recherche de l'efficacité communicationnelle et donc de l'échange culturel en vue de la synthèse interculturelle, s'opère, dans l'économie des récits, un autre renversement par l'affirmation du primat du signifiant au détriment du signifié. La fonction du langage cesse d'être celle du message, en l'occurrence culturel, et s'ouvre que l'indicible du signifiant où se joue une autre priorité : « Quand on parle pour parler, seulement pour parler, seulement pour se tenir compagnie. » (Dib, 2011, p.28). Sorti de la zone de confort des univers de sens bien établis des adultes et face à l'élément perturbateur que représente l'enfant qui ne partage pas sa langue et sa culture, le père est confronté au signifiant, comme degré zéro de la communication, qui institue prioritairement le langage dans sa fonction socio affective. Fonction, où les sons, les bruits et les gestes instaurent des présences, des proximités, sans jugements conduits par le sens : « Je t'entends, ma fille ; ce que tu dis est tout à fait clair. Et quand bien même ce ne le serait pas, ton regard parle pour toi. » (Dib, 2011, p.16)



Les impressions émotionnelles du signifiant ont vertu de rassurer et de tranquilliser : « Papa et moi, nous parlons chacun notre langue. C'est une autre langue, mais je comprends tout ce qu'il dit même quand je ne connais pas les mots. Je comprends tout ce qu'il ne dit pas aussi. Les enfants perdus sont obligés de comprendre, et de sourire pour ne pas pleurer. Suis-je une enfant perdue ? Je vais sourire, je serais plus tranquille. » (Dib, 2011, p.38)

Crise du sens et primat du signifiant qui vont se formaliser dans le primat du geste ou de la gestualité. Cela implique de rebattre les cartes et de revenir à l'état primitif de la gestualité. En termes peirciens, il s'agit de s'installer dans la priméité, sphère du sensoriel qui permet dans la relation au monde de toucher à l'essence des choses et à leurs qualités propres. Ce qui permet au père de dire qu'entre lui et l'enfant seuls « des signes passent, non les mots » ; ce qui lui permet de reconnaître l'enfant à travers « les yeux d'un oiseau de proie soudain, ou quelque chose de semblable, puis d'une fillette. ». Barrière de la langue oblige, le père reconnaît l'intention communicationnelle de la grand-mère maternelle en se fiant à « son geste et ses yeux d'un bleu laiteux avec leur sourire désolé lui servant de parole. » Parce que, se rend-il compte qu'« hormis les signes, les mimiques, et la parole gardera le deuil. » ; quand il raconte des histoires dans « une langue inconnue » à sa fille, il dit « je vois comment une statue écoute » et dans une autre scène « elle m'écoute de tous ses yeux » et qu'à ce moment-là il dit que « le texte imprimé ne me sert à rien ». L'acceptabilité de cet échange de lecture est fondée chez la fille sur le geste même de lire et non sur les contenus des histoires et le père est appelé à « les répéter à la lettre » en se disant « je me garde de toute fantaisie de tout faux pas. ». Le geste fait donc signe quand le père le reconnaît dans le comportement de sa fille : « Elle appuie sur le bon bouton [dans l'ascenseur] avec une détermination qui signifie à l'objet : c'est moi, et je commande. » (Dib, 2011, p.9). Il y arrive en reconnaissant l'exigence de l'exercice : « Il faut de l'imagination, beaucoup d'imagination, pour se représenter simplement ce geste. » (Dib, 2011, p.9)

Conclusion

En guise de conclusion, et dans le sillage de ce dernier passage, les éléments d'analyse précédemment présentés permettent la mise en perspective du projet



interculturel. L'expérience dite interculturelle exige un processus d'être à soi via l'autre, non exempte de doute, et de remise en cause de certains aspects de sa culture. Cela, bien que source, par ailleurs, de déséquilibres et d'angoisse, constitue la condition amenant à pouvoir s'ouvrir ensuite sur l'autre, qui aurait aussi accompli le même travail. En tant que concept et en tant que réalité, l'interculturel, pour ne pas se réduire à un slogan porteur de vagues fantasmes, réclame des dispositions et de gros efforts d'imagination au sens de déploiement d'une grande créativité, celle d'un nouveau langage, d'une nouvelle sphère de symbolisation.

Comme nous l'enseigne cette expérience éducationnelle, l'interculturel nous ramène à l'état premier de la communication et l'enfant en est le point cardinal, l'instance qui met à l'épreuve nos modes de communication. Au contact de l'enfant et malgré l'accomplissement supposé de l'adulte, ce dernier est surpris par la capacité de l'enfant de s'imposer dans son autonomie. L'enfant peut se distinguer par l'autonomie d'une langue particulière et d'un droit de réserve sur les modes communicationnels des adultes. L'interculturel nécessite ainsi cet état de refondation qui enclenche un processus novateur et créatif, à l'instar de la créativité de l'enfant et de ses dispositions à apprendre.

L'enfant rappelle à l'adulte que la satisfaction est obtenue par la rigueur à être dans la justesse et l'intensité du signifiant et non du signifié. Par ailleurs, le geste, se substituant à la parole (usage des mots), est à même de faire aboutir la communication à une issue émotionnelle heureuse. S'il faut terminer par une formule, nous dirons que pour enclencher le processus de l'interculturalité, il est question d'être dans l'acceptabilité de perdre pour gagner. Perdre une part de soi et gagner une part de l'autre.

Bibliographie

1. Bhamu Peerun Steiger, 2008. « La place de l'interculturel dans les lieux de pratique du social » in Les Cahiers de CEDIC n°4, avril 2008 : 1-124
2. Claude Clanet, 1984. « Vers une problématique de l'interculturel » in Homi, XXIV, Toulouse, Université Toulouse le Mirail, 5-32,
<http://www.minkowska.com/content/vers-une-problematique-de-linterculturel>
3. Dib Mohammed, 2011. Neiges de marbre, Chihab Éditions, Alger. (Réédition)



4. Kristeva Julia, 2009. « Le message culturel de la France et la vocation interculturelle de la francophonie » in Avis et rapport du Conseil Economique, social et environnemental, Les éditions des journaux officiels, [http://www.kristeva.fr/rapport_cese.html]
5. Nowicki Joanna, 2002. « Gérer l'interculturel alibi ? Mode ou illusion ? », Communication et organisation [En ligne], 22 | 2002, mis en ligne le 27 mars 2012, consulté le 10 février 2019. URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/2719> .
6. Verbunt Gilles, 2012. « Comment l'interculturel bouscule les cultures » in Les cahiers dynamiques, 2012/4 N°57, pp. 22-28.

